

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947**

(2.2.1947) Supplement Hebdomadaire

# Nouvelles de France

DIRECTEUR  
LITTÉRAIRE :  
PAUL BOURCIER

## Bien vivre!

C'est n'est pas la peur de la mort qui doit nous attacher à la vie — ce jeu de balance entre le bonheur et l'enfer — mais la peur de ne pas suffisamment la remplir d'actes féconds, la peur de la stagnation de l'esprit et de ne pas laisser derrière son passage un fillet d'amour et de bonté.

Dans la solitude de la vie, où l'homme ne doit compter que sur lui-même, il importe de perfectionner son âme pour se survivre.

On ne peut vivre bien et être heureux sans richesse de l'âme. L'enfant écoute l'homme dont l'âme se gesticule et ne vit que par les incidents extérieurs, c'est-à-dire sans la continuité qui crée l'équilibre, sans l'évolution progressive de l'être.

Pour tromper son vide intérieur, il se jette dans les plaisirs et aux excès violents un faux excitant, des sensations sans écho. Ainsi, il accepte le vulgaire et, s'il est frisé avec lui-même, il reconnaît qu'il ignore pourquoi il vit, que tout est fade à ses appétits, puisqu'il ne possède pas cette âme forte et sereine qui magnifie les heures humaines.

Il ne possède pas ce feu dévorant de l'âme de l'homme qui érige dans le bonheur et se trouve qu'en lui-même, par un travail de fermeté, se surmonte spirituellement, se laisse à peine place à l'activité, à l'ennui par l'activité sentencieuse de la pensée.

Se perfectionner, voilà le but que tout homme doit s'imposer et sa volonté doit s'y accrocher et s'efforcer, comme l'aigle, d'emmagasiner dans sa poche le plus de richesses possibles afin que leur ferment l'achève vers la lumière.

Ainsi, l'homme deviendra meilleur et méritera d'être vu par la vérité et s'enrichira plus l'impression équilibrée de vivre sans raison, de jouer sa vie de figurant.

Plus que jamais, nous ne devons pas nous préoccuper que de passer le temps, nous devons l'employer à l'équilibre, à se perfectionner et de la première bienfaisance recueillie, une force neuve nous exalta à poursuivre notre cheminement.

N'attendons pas que l'on pense pour nous. Ne nous laissons pas égarer par l'ignorance. Ne nous laissons pas affaiblir par la médiocrité.

Voyons loin et grand. Offrons autour de nous l'exemple d'un cœur vibrant, intérieurement, toujours prêt à se donner pour apaiser la douleur d'autrui, d'un esprit curieux, jamais asséché, hardi et avide de savoir sans orgueil, d'une âme qui aspire, dégagée des frigidités stériles de l'enfer, d'une âme qui aspire par son vif et clair rayonnement, charme et réconfort par sa présence.

N'ayons-nous pas déjà rencontré une belle âme ?

N'ayons-nous pas alors senti combien une belle âme possible irrésistiblement et ennoblit, combien elle rend meilleur ce qu'elle approche, combien elle fait voir le monde sous des aspects nouveaux et passer plus doucement la vie sur les épaules ?

Façonnons-nous cette âme, source de vie, de joie, pour devenir, à notre tour, un foyer de lumière et de chaleur, un foyer de paix et de sérénité, un foyer de joie et de bonheur, un foyer de vie et de lumière, un foyer de paix et de sérénité, un foyer de joie et de bonheur, un foyer de vie et de lumière.

## AU MEXIQUE LA FOULE ADORE SACRE ET PROFANE SUR LE COTEAU DE GUADALUPE

### LA "VIERGE BRUNE"

APRÈS huit jours de liesse en l'honneur de son nouveau président, Mexico vient de vivre un jour de « vacances » supplémentaire avec la fête traditionnelle de Notre-Dame de Guadalupe. Cette célébration éclatante de l'apparition de la Vierge Brune sur le petit coteau de Guadalupe, n'est pas seulement une fête religieuse, elle s'empare de l'âme indigène tout entière et prend le caractère d'une réjouissance populaire. Et qui dit « réjouissance populaire » au Mexique, dit débordement de couleurs, de rythmes et de sons, foule comme on n'en voit nulle part ailleurs, désordre magnifique, joie naïve et brutale à la fois, misère somptueuse. Une atmosphère rare qui se déguste comme un plat exotique.

Tout ce que l'on voit ici serait infenable ailleurs : ce mélange sacré et profane, ces mascarades de carnaval et ces danses épileptiques enfilant une basilique où l'odeur de l'encens et des cierges se mêle aux relents de gruaie chaude des « tortillas », la voix des cloches et l'harmonie profonde des grandes orgues fraternisant avec la guitare, les pétaards et les sifflets stridents d'une multitude déchaînée, tout cela, ici, ne choque pas, mais compose un merveilleux ensemble baigné de poésie, de mystère et d'érection.

Pour bien en comprendre le sens, il faut situer le décor, étudier les personnages. Guadalupe est un village — la « villa », comme on l'appelle. C'est même maintenant un faubourg de Mexico, très pittoresque avec ses boutiques de fleurs, de fruits et de ces mille inutilités charmantes, miracle de l'art indien, faites de rien et si attachantes cependant. C'est au centre de son « social » (place principale dans toute agglomération mexicaine), que se dresse la Basilique, un peu pompeuse, un peu trop « criée », qui abrite Notre-Dame de Guadalupe, patronne du Mexique et vénérée de toute l'Amérique latine. Aux abords du temple, une quantité de petites boutiques donnent à ce lieu sacré l'aspect d'une émirade foire. Les images pieuses, les cierges, les fleurs, les chapéaux ornés avec les oranges, les cornues, les viandes grillées et les « refresco », d'adorables petits âmes — un des charmes typiques du paysage mexicain — trottaient avec leur charge de poteries brunes ou de cotonnades bariolées.

La basilique s'adosse à un coteau, le coteau de l'Apparition. C'est là en effet que le pauvre indien Juan Diego, visionnaire et saint homme, vit apparaître la Vierge Marie il y a plus de 400 ans. La tradition rapporte que cet humble serviteur de Dieu ne fut pas cru tout de suite par le haut clergé à qui il avait conté le miracle. Déseigné, il retourna sur son coteau, et l'Apparition merveilleuse revint l'édifier ! Pour cette visite miraculeuse sur la terre mexicaine, la Mère de Jésus avait pris les traits d'une jeune indigène. Son teint était doré comme les plus beaux fruits de la terre indienne, ses yeux sombres brillaient comme l'obsidienne ; ses cheveux étaient noirs et noirs comme l'opulente chevelure des filles du pays. Cette fois, elle commande : « Va me chercher des roses ». Et comme on n'en avait pas à cette époque, on n'eut pas la saison, le pauvre Juan se lamenta. Mais voilà que sur le coteau dénudé un éblouissant bulles fleurit soudain ; le pauvre homme fait une ample moisson de fleurs odorantes et en enveloppe son « sarape », modeste couverture qui l'abrite du froid. Voilà, il se dépouille son offrande aux pieds de Notre-Dame, mais Elle se lui dit : « Garde ces fleurs et va sans tarder les montrer à ton Evêque ; cette fois, il te croira... » La Vision disparaît ; Juan s'enfuit avec le « sarape » ; la « Virgen Morena » y a imprimé son sang entouré des roses de l'offrande, si fidèlement que notre saint homme s'évanouit de bonheur. Depuis ce jour miraculeux, le coteau est sacré. Juan devient San Juan Diego et, mépris qu'aucun missionnaire espagnol, arrive à rompre le culte de la Déesse Tenantzin par celui de la Vierge Marie. Il est suivi dans ses plus pieux par les humbles frères de sa race, profondément impressionnés par ce miracle et vénérés dans la Vierge brune non seulement la mère de Jésus, mais aussi, symbole de la nationalité mexicaine, celle qui est apparue comme une femme de leur race à un pauvre être humble et misérable comme eux.

C'est de là, c'est de cette idée profonde que jaillit cette fête presque fantastique ; c'est à elle que se



Les pèlerins essaient de toucher l'image vénérée et se signent.

doivent ces fêtes extraordinaires qui se perpétuent dans un enthousiasme presque farouche à travers les siècles. La Vierge brune appartient d'abord aux Indiens. C'est pourquoi, des coins les plus reculés de la République, des plus humbles hameaux où les êtres vivent encore d'une manière quasi-primitive, la longue théorie des pèlerins, par milliers, s'est mise en marche. Cette marche à l'Étoile, obstinée, un peu farouche, a commencé de longs jours avant la fête, car beaucoup de ces humbles gens sont venus à pied — et pieds nus...

C'est cette multitude qui va envahir, dès la veille, la « Villa » de Guadalupe, au point d'obtenir complètement les avenues et les rues adjacentes ; véritable bloc humain de ferveur sauvage.

Le trafic à quelques kilomètres à la ronde se trouve complètement arrêté. Pour se frayer passage, c'est le coude-à-coude, plus souvent le bras-le-corps. Tout est prévu, car on connaît la ferveur splendide et inquiétante de ce peuple illuminé. Les camions de la Croix-Rouge recueillent les blessés, les docteurs sont à leur poste ; ils ont bien du travail, car voilà qu'une jeune Indienne de 16 ans accouche sur le parvis de la Basilique. Le mari est fou de joie, ses exclamations couvrent les cris plus humains de la jeune mère. Une nouvelle « Lupa » vient de naître, que sera aussitôt baptisée dans le temple de sa sainte patronne. L'enthousiasme de la foule touche au délire...

Tant de joie doit se célébrer en mangeant, en buvant et en dansant. Les provisions s'étaient, le « pulque » coule à pleins bords ; une odeur lourde emplit la nuit mexicaine, malgré la fraîcheur des 1.200 mètres d'altitude. Des feux s'allument, éclairent fantaisieusement des formes accroupies, recroquevillées ou étalées pour dormir. Les flammes dansent sur de vieux visages burinés de sorciers de légende, sur de jeunes profils de médaille, sur de lourdes tresses noires, animant le baroquement étonnant des couvertures rayées de couleurs vives que chacun porte sur son dos, descendant les grandes ailes relevées des « somarres ». Un calme relatif s'établit.

Et par-dessus ce grand bruit, à se perdre, à se légender.

André BEUCLER.

## L'univers des hôtels parisiens

LA France est un pays d'hôtels, et l'on s'en rendrait pas de citer les stations balnéaires, les clubs de luxe ou de repos qui se présentent des lieux parisiens impressionnants. Et si Paris défilait involontairement le regard en ce domaine, se n'est pas seulement en raison de son étendue et de sa population, en partie qu'une capitale dispose en principe de la part de Dieu sur long les plans, mais peut-être parce que le bâtiment, et l'on peut dire, est ici un peu de la partie. Paris propose aussi des hôtels à ceux qui ne courent pas d'une gare à une autre gare.

Certains de ses rues sont pavées d'« hôtels », par opération magique, tout ces hôtels se trouvent soudain épluchés, se transformant en sorte de grande ville singulière, qui serait entre autres mérites, l'histoire, celui d'être un cortège, à l'archaïsme, au tourisme comme à l'antériorité d'hôtel ou de hôtel, une image esthétique et romantique, une image fidèle de la réalité parisienne et de ses différents aspects : vie cosmopolite, vie d'affaires, vie diplomatique, vie universitaire, vie artistique, vie de salons ou vie militaire.

L'hôtel, à Paris, n'est pas uniquement et uniquement un lieu où l'on passe, et comme le prolongement de voyage. C'est un séjour. C'est la partie de la vie qui se passe dans la grande herse hospitalière. L'histoire de cet hôtel d'hôteliers et de ceux qu'ils ont fait par faire partie de la physionomie de Paris et sont associés à la splendeur monumentale ; hôtels de la place de la Concorde, de la place Vendôme, hôtels de la rue de Rivoli et de l'avenue Montaigne ou de l'avenue Georges V. Ce sont les centres des mille et un ans, de cette vaste église, et de ce fait de son tel peu ex débris, un peu au-dessus de l'harmonie quotidienne, de la règle et de pittoresque. Le bruit

court les jours et non sans fondement qu'on y rencontre des vedettes ; celles de la Paix, celles du spectacle, de la mondanité, de la production internationale ou du sport. C'est l'endroit de jadis devenue demeure somptueuse avec le temps et les perfectionnements, et dans laquelle, qu'on le veuille ou non, se « apparaît », se est vu.

Mais les autres hôtels ont des grâces cachées et se présentent, plus modestement, à la destinée de ceux qui cherchent d'y vivre plus un autre longtemp. C'est à peine s'ils se laissent parfois deviner dans le décor de la rue. La plupart du temps ils adoptent le contour du quartier où ils se sont un jour élevés, se paillent, se couvrent et se inclinent. Un hôtel de Saint-Germain-des-Près se distingue d'un hôtel de Montmartre comme une province se distingue d'une autre province. Les hôtels de boulevard Saint-Michel ne sont pas ceux de l'École Militaire, ni ceux de Sèvres ou de la gare Saint-Lazare. Chacun d'eux, même le plus insignifiant, a son caractère et son visage et ses papiers. Des hôtels comme Calvair, Carco, Barham, Bahit, Simons, Duvernay, ont administrativement un caractère et possèdent ces signes particuliers, comme on dit dans le langage de l'identité judiciaire.

Ceux qui ont connu à tel endroit de la capitale, les hôtels en récapitulant ne vivent certains autres hôtels, le président Benda, Max Jacob, Léon-Paul Faugue, Christian Séverin, Jean Giraudoux, Jean Cocteau, Raoul Cebron, Jacques Prévert, Jean Aurenche et tant d'autres, autour par la force des choses, que peut, savent qu'ils possèdent en même temps, d'une part, dans une infinité de détails délicats, toujours à la ressemblance de l'hôtel, et, d'autre part, dans un autre monde.

C'est l'un ou deux l'autre de ces « résidents » d'un genre nouveau, se sont, dès le premier abord, plus secrètement et plus profondément notés et marqués parisiens que dans un vrai demeure. On était, pour le temps de la visite, des Bellegardes, de Palais Royal, de Montparnasse, de Fanny, ou des Quai. Que de fois, chez Faugue, carrefour de Buci, chez Carreau, place de la Madeleine, chez Millaud, face aux Tuileries, chez Albert Thébaud, rue des Saussaies, chez Giraudoux, rue Cambon, ou chez Saint-Frédéric, boulevard Raspail, et chez d'autres, porteurs de noms moins célèbres, j'avais le conviction d'entrer à la fois dans une destinée ferventement personnelle, et dans la vie de grand enjeu que se joue au se chante la capitale.

Mais il faut d'abord franchir le seuil de ces entrées et inconnues loges, dénouer quelques mots avec le gardien de l'entrée, prendre place dans un décor typique et humer les effluves de plusieurs existences, distantes et confuses. Les plantes vertes, classiques de bureau, le tableau des clients, les images aux murs, le souvenir des différents modèles — tout cela se com-



La boutique de Guadalupe, souvenance de la patronne des Mexicains.



Quand et dédaigne d'une tour de XVème siècle au Village-de-France.

SUITE en 2

J. LEP.



Au fil...
...des jours

SAMEDI

LA guerre des pilons. Un
beau titre de roman d'aventure...

Les journaux d'entre-Atlantique
décrivent sur des titres de plusieurs...

Et pourtant, les fantasmes ont
été les bulles bleues. Quelle belle...

DIMANCHE

Les chrétiens font chaque jour
des sacrifices. Le dernier en...

Un administrateur de société ne
se sentant pas bien, se recroqueville...

Il se frotte, plus, maintenant
peut-être de « tête sans cervelle »...

LUNDI

Bien entouré, les matras qui
sont transformés en ce leurs...

MARDI

Le prêt des archives de Val-
nas vient de découvrir, après...

La troisième et la quatrième
successeurs de Saint Pierre, Clot et...

Pourquoi s'étonner... lorsqu'on
sait que le réalisateur français...

MERCREDI

Le CAPONE « le Balabé » est
mort dans son lit, dans sa...

Il avait de nombreux crimes sur
la conscience. Mais l'époque béate...

JEUDI

Nous avons un beau roman-
salon « à la Distribution ».
Evidemment, cela sonne mieux que...

VENDREDI

Les chanteurs de taxi de Lyon
ne sont pas contents. Pour des...

Comme bien se pense, ils ont
manifesté. C'est la mode. Ils ont...

Mais les chanteurs de taxi ont
des yeux très beaux. C'est un...

UN CONTE
DE ROKOS

LE PERE MOYON

AU-DESSUS de l'immense
étendue verte, noire, qui
flambote sous la lueur du...

Il ne voit qu'une toison ar-
dentie, née de la vie des...

Invisible près de sa barque
tirée sur l'herbe menue du rivage...

L'homme s'est retourné.
De hautes sauplères protègent...

Vieux, tassé, l'homme s'est
redressé malgré son dos arrondi...

Il regarde Fédrun. Fédrun son
village natal. Aujourd'hui, c'est...

Il se frotte, plus, maintenant
peut-être de « tête sans cervelle »...

LUNDI

Debout à l'arrière de sa barque,
sans pensée, le père Moyon du...

Pareil à un convoi funéraire, sa
barque avancée dans la chalandière...

L'esquif double une platière.
Des vaches, de grosses vaches...

Le père Moyon arrête sa
barque près d'un mortier à fleur...

Immuable, la Brière s'étend
devant lui. Brumeuse. Odeurante...

MERCREDI

Dans une dernière joie, il l'ad-
mire, la respire...
La longue fin du jour estompe...

Par la curée, l'esquif avance.
Le père Moyon relève la tête...

On entend des poursuites sur les
rives. Des rats qui s'élèvent sous...

La nuit s'écoule, très claire. La
nuit est venue. Elle écarte les...

Le ciel se drapait d'ombre. Fé-
drun a disparu derrière la levée...

Une barque, fantôme effilé, se
mène par un fil au milieu des...

Les voiles du soir se sont
déployées, grandes, douces, bleues...

La nuit. Aux fantômes du soir,
elle se moule. Des danses d'or du...

La barque, l'ombre se sont con-
fondus.
Brière. Mort. Tourbe. Silence...

L'automne est sur la plaine.
Le fils de Moyon revient ce matin...

Ce n'est plus celui que l'on
vit s'éloigner sur la route, jadis...

Il l'espère apaiser le feu de son
âme sous le ciel gris de la Brière...

Mais voici qu'il ne reconnaît plus
le clos de sa maison, le chaume...

Mourut, il s'éloigne à grands
pas. Sa jeunesse, son amour ne...

De chaque côté de la rue, les
maisons s'alignent, défendues par...

Partout de la misère, de l'igno-
rance. Partout une forte odeur de...

Le fils de Moyon longe un mur,
évite la boue du chemin. Il a sur-

Par une porte entrouverte, il a
aperçu une jeune femme qui don-

Joyeuse, belle, il la revêt le di-
manche quand elle se rendait à...

Elle a entendu l'appel. Elle a
aperçu l'homme. Elle l'obéissait...

Le père Moyon arrête sa
barque près d'un mortier à fleur...

Par la curée, l'esquif avance.
Le père Moyon relève la tête...

On entend des poursuites sur les
rives. Des rats qui s'élèvent sous...

La nuit s'écoule, très claire. La
nuit est venue. Elle écarte les...

Le ciel se drapait d'ombre. Fé-
drun a disparu derrière la levée...

Une barque, fantôme effilé, se
mène par un fil au milieu des...

Pieds nus, les cheveux emmêlés,
des enfants, les uns offrant leur...

Entre chaque maison, dans une
mare de purin, un lot de fumier...

Le vent brise la rigidité des
grandes arbres. Il leur donne des...

Il l'aime pour avoir joué avec
lui, autrefois...
Plus d'une fois, l'aube le surprit...

Il se souvient des baisers de sa
jeunesse, des longues courses à...

et des harmonies qu'accompa-
gnaient les saisons, les couchers...

Les piteux ont recouvert d'eau
la curée. Restent les mardres aux...

Elle a entendu l'appel. Elle a
aperçu l'homme. Elle l'obéissait...

Oh, la femme!
Elle revient d'une platière, la...

Elle a entendu l'appel. Elle a
aperçu l'homme. Elle l'obéissait...

Oh, la femme!
Elle revient d'une platière, la...

Elle a entendu l'appel. Elle a
aperçu l'homme. Elle l'obéissait...

Oh, la femme!
Elle revient d'une platière, la...

Elle a entendu l'appel. Elle a
aperçu l'homme. Elle l'obéissait...

Oh, la femme!
Elle revient d'une platière, la...

Elle a entendu l'appel. Elle a
aperçu l'homme. Elle l'obéissait...

Oh, la femme!
Elle revient d'une platière, la...

Elle a entendu l'appel. Elle a
aperçu l'homme. Elle l'obéissait...

protège. Elle a des chevilles en-
fiées, les pieds nus dans des sabots...

Les hanches sont saillantes. Sur
elles, elle peut reposer ses mains...

C'est une femme maigre.
Elle est prise de lui.

— Avez-vous connu jadis le père
Moyon? lui demande-t-il.

— Moyon, dites-vous, Moyon?
— Il habitait la maison près de...

— J'y suis! Bien sûr que je me
souviens de lui... mais il est mort...

— Sept ans.
— Sept ans? C'est possible.

— Comment est-il mort?
— Drôlement. Un soir, il est...

— C'est que Fédrun lui menait la
vie dure depuis l'histoire de son...

— Mais ce vieux, il vous intéresse
donc?
— C'était mon père!

Il croit qu'elle va tomber raide.
Elle suffoque. Sa figure se convul-

— Votre!... Mon dieu!
Et elle s'enfuit malgré ses jam-

— Et elle s'enfuit malgré ses jam-
bes énormes en criant.

Lui, il la regarde courir vers
Fédrun qu'elle va amener.

La haine bout d'un coup dans
sa poitrine... Ses dents grincent...

Un brouillard, dans le nord,
gase Fédrille.

Les appels de la femme, il ne
les entend plus. Il ne veut plus...

A genoux, devant l'immense
tombe de son père, il pleure et...

Il repart vers l'est, comme
l'épave qui s'est délogée un instant...

Il repart plus aigri, brisé,
pauvre.

Ce qu'il laisse derrière lui, le
brûlé, le mort. Son âme a perdu...

C'est le fils de Moyon que la
curée n'a pu consoler.

C'est le fils de Moyon qu'elle
vient d'achever et qui marche sans...



De chaque côté de la rue, les
maisons s'alignent, défendues par...

Les fêtes de la "Guadalupana"

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Pendant ce temps, dans la capi-
tale, les citoyens se préparent eux...

Un musée-hall très léger suspend
son spectacle païen à l'heure de...

La nuit, sur le coteau, avec le
petit jour, la basilique ouvre tou-

Après les « maffiantes », les or-
phéons, les choros des artistes de...

Cette danse sacrée est un rite de

réveiller la bien-aimée. Toute
l'âme, tout le cœur du Mexique...

Et cependant, la Bien-Aimée
court un grand risque! On a, pour...

Maintenant que le délire popula-
ire s'est donné libre cours, les...

Quadruple! Mère du Sauveur des
hommes... Mais avant tout, lui, le...

(Exclusivité de France)

leur suite païen, offert maintenant
à la douce Reine des Cieux. Les...

Maintenant que le délire popula-
ire s'est donné libre cours, les...

Quadruple! Mère du Sauveur des
hommes... Mais avant tout, lui, le...

(Exclusivité de France)

Cette danse sacrée est un rite de



# DESTIN ET ORIENTATION du roman policier

L'attente en France ne serait-elle pas de plus en plus grande ? Elle est, dans quelques semaines, bruchant sur les récompenses déjà traditionnelles, sera, pour la première fois, attribuée par un jury (le Grand Prix de Littérature, le Grand Prix de Littérature de France, le Grand Prix de Littérature de France) à un roman policier.

L'attente en France ne serait-elle pas de plus en plus grande ? Elle est, dans quelques semaines, bruchant sur les récompenses déjà traditionnelles, sera, pour la première fois, attribuée par un jury (le Grand Prix de Littérature, le Grand Prix de Littérature de France, le Grand Prix de Littérature de France) à un roman policier.

Mais, lentement, depuis un vingtième d'année, le roman policier français a occupé, dans les Lettres de France, une place... A dire vrai, et en fait, il n'est pas de genre... Les romans de ce genre ont été écrits par des auteurs de talent, et les meilleurs ont été écrits par des auteurs de talent.

Un examen approfondi conduit, d'ailleurs, à cette conclusion que le genre d'écriture... Les romans de ce genre ont été écrits par des auteurs de talent, et les meilleurs ont été écrits par des auteurs de talent.

Dans cette évolution, le rôle n'est pas... Les romans de ce genre ont été écrits par des auteurs de talent, et les meilleurs ont été écrits par des auteurs de talent.

Sur la valeur littéraire de tous ces ouvrages, il y a peu à dire. Leur langage est, en général, correct. La prose est, en général, correcte. La prose est, en général, correcte.

Les romans de ce genre ont été écrits par des auteurs de talent, et les meilleurs ont été écrits par des auteurs de talent. Les romans de ce genre ont été écrits par des auteurs de talent, et les meilleurs ont été écrits par des auteurs de talent.

Un Parisien chez les Sauvages. C'est le récit que Dorgèzes fait de son voyage chez les Moïs. Seul, il avait avec d'élégants pour comprendre la leur, et de cœur pour les aimer. Seul, il avait le courage nécessaire pour défendre, naguère, ce héros authentique et inconnu, Léopold Sabatier, l'homme qui voulait sauver une race. A ce calomnié, mort du chagrin que lui causa l'incompréhension de son peuple, Dorgèzes était le seul capable d'élever le manuscrit littéraire que le France lui devait.

Pierre DESCAVES

# ROLAND DORGELES ET L'INDOCHINE

COMME on l'eût deviné, il y a quarante ans, le pensionnaire rêveur du Château des Brouillards, si on lui avait prédit qu'il serait un jour un des plus sérieux écrivains coloniaux de la France. Ce qui se débaucha au Moulin de la Gaieté, ce qui se chantait au Lapin Agile, la vie de Montmartre, de ses cabarets, de ses manières, de ses attitudes, beaux et tombés tout à tour d'illusions, d'espérances, de talents, de génies ; tout cela, pour lui, avait alors infiniment plus d'importance. Et si on avait dit au fantassin du 30ème de ligne, parti, un jour d'août 1914, fleur au fusil, qu'il porterait encore, dix ans après, un casque qui ne serait plus d'acier, mais de liège, plus couleur de boue, mais blanc, pour tenir le soleil en échec, il aurait, sans doute, éprouvé un autre étonnement encore.



Portrait of Roland Dorgèzes

Les Croix de Bois sont-elles cependant si éloignées de la Route des Tropiques ? Des jonchées de morts partout. Les Croix de Bois ont gardé le pays. Le Casque blanc l'a élargi, agrandi, répandu dans le monde. Ici et là, il fallait des hommes. Ici et là, les meilleurs de la race française ont répondu « Présent ! ».

Les Croix de Bois sont le livre le plus chargé de sentiment humain que nous ait valu la guerre de 1914. Sous le casque blanc et la Route des Tropiques sont parmi les récits les plus poignants qu'ait inspirés l'épopée française d'outre-mer. Ici et là, ce sont des hommes traqués, épiés, étudiés, en pleine vie, en pleine action. Ici et là, c'est de la pâte humaine prise en pâte par un homme cher qui le cour commanda tout.

partir. Et ses livres de voyage, si la vue de la civilisation humaine leur imprimait parfois un rictus d'amer-tume, ne sont que la fois de la vie, du mouvement et de la couleur. Ce qu'il traduit, c'est sa joie de la découverte ; c'est le bonheur de l'imprévu ; c'est l'émerveillement de l'enfant devant l'album d'images. Il le feuilletait avec fièvre, avec avidité. Quand il le ferme, au retour, il dit simplement ce qu'il a voulu et non, comme Loti, ce qu'il a cru voir. C'est ainsi que se conçoit de la base

d'Along n'est pas vaine d'une technique. « Le visage éclairé par un mystérieux sourire... elle avait les dents noires et elle sentait le poisson ». Pour lui, de l'imagination routinière des romans dits exotiques. L'exotisme moderne, né de l'accord du modernisme avec l'archaïsme, c'est le prétre qui sort de la pagode pour monter en avion ; c'est le Moi ou le Barbère écoutant la radio.

Dependant sur le grand lac du Tonlé-Sap, il effeuillait des fleurs à la mémoire du Pâlerin d'Angkor. Que son Indochine apparaît pourtant différente de celle de Loti ! Voyez plutôt ce petit poème inédit, dont les vers légers, alertes, expressifs, ont toute la grâce sautillante d'une jeune indochinoise :

De Tonkin à la Cochinchine, J'ai dénoué le long ruban De cette Route Mandarine Sur qui le mangrier noir incline Sa branche et son fruit vermeil.

Quelle sont ces gens dans la nature ? Sont-ce un cortège de « docteurs » Avec ses dala et ses bananiers, Ses parasols et ses litteurs, Sur un pont léger de bambous ?

Que de folles se imagina ! Te croyais donc sans revenance ! Mais le litteur qui se dévante, Le palanquin qui s'achemine, Tout ça, c'est bon pour les romans

Le dragon a changé de mine Depuis que la jeune Indochine A conquis le Sud Eminent, Le volca attend la comba.

Tu ne fais casquer son amant, Dans la jouque ou voit le maché. Ce pagodon cache une veine, L'autre a tes l'épauant.

Il a dit — et surtout — le sacrifice des pionniers et des ouvriers de la brousse, isolés dans l'immensité silencieuse et angossante d'une nature hostile. Il a célébré la tâche noble des administrateurs, des colons, et l'héroïsme des religieux dévoués aux bœufs de l'île du Dragon. Il se refuse à peindre ce qui ne serait pas humain. Il préfère les héros, les purs, ceux qui, même humbles et anonymes, donnent à la colonie son air de grandeur. Il ne recherche pas le monstrueux, mais le normal. Sur la Route Mandarine et Route des Tropiques sont deux beaux aspects de la France accomplissant sa mission coloniale.

Dans la préface de Sous le casque blanc, un autre de ses grands livres coloniaux, il nous prévient qu'il s'est « fait un devoir de rester véridique jusque dans le détail ». « Je me suis même abstenu, dit-il, à rechercher dans les carnets de route ou dans la correspondance de mes héros les propos essentiels que je placerais dans leur bouche ». On s'en serait douté. Il y a des propos qui ne s'inventent pas. Ceux de Marchand à Kitchener, à Fachoda, par exemple.

Sous le casque blanc, c'est le Livre d'Or de la colonisation française en Afrique Noire, comme les deux livres sur l'Indochine sont un palmarès qui n'attribue pas cependant que des prix d'excellence. A tous ceux qui ont bâti l'empire français, Dorgèzes a payé un magnifique tribut de reconnaissance. C'était une dette légère à acquitter, bien légère, puisque le poids n'en est fait que de la valeur d'âme de héros sans tâche.

Maurice BICORD

## UN LIVRE DU PRESIDENT VINCENT AURIOL :

Quel votre connaît la pensée de premier président de la Quatrième République Française devra lire — et lire attentivement — l'important ouvrage que M. Vincent Auriol a publié au lendemain de la Libération et dans lequel sont consignés les méditations et les réflexions qu'il a faites pendant les quatre années de l'Occupation. Ce livre, commencé en 1942, à Ginepro, lorsque perdue des montagnes de l'Aveyron, a été terminé, l'année suivante, dans une humble maison de la rue de la République d'Albi et de la République de la commune voisine voisine. Traversé par la Croix-Blanche, l'ancien ministre des Finances de Léon Blum, changeait fréquemment de domicile et de religion. Des chapitres furent écrits à Montauban, à Albi, à Toulouse, à Paris, à la prison de la Santé, à la prison de la Santé, à la prison de la Santé, à la prison de la Santé.

## “Hier-Demain”

comme ils ont en leurs glorieux martyrs ; mais, adversaires ou amis d'hier, hommes anciens ou nouveaux, qu'importe ! Ce qui compte désormais, c'est le présent à la patrie et à sa loi, c'est la carrière, c'est le courage. Les hommes de 1793 et, plus tard, les vieux Clemenceau ne tenaient pas un autre langage, dans leur lutte patriotique. Ceux qui, comme nous-mêmes, ont senti, leurs pas lourds, à Bordeaux et à Vichy, à l'écrasement d'un régime qui était la trahison, retrouveront dans le récit de M. Vincent Auriol leurs propres souvenirs et l'atmosphère même, pesante et pénible jusqu'à l'angoisse, qui enveloppait cette tragique agonie. Sur de nombreux points, ses méditations, dotées sans cesse de documents, doivent être complétées. D'autres idées parleront à leur tour. Les souvenirs de M. Paul Boyerand, qui vont paraître dans quelques semaines,

apporteront des éclaircissements et mettront aux dents, de la controverse. Peu à peu, la vérité sera complètement connue sur ce que M. Vincent Auriol nous a enseigné le « Coup d'Etat de Vichy » — coup d'Etat dont il refuse de se faire le complice de quelques années que ce fut, ce qui lui valut de faire connaissance avec les prisons de régime. Et voilà pour hier.

C'est à la réalisation de ce grand programme que M. Vincent Auriol s'est employé depuis deux ans, soit qu'il ait siégé dans les conseils de gouvernement, soit qu'il ait été appelé à la présidence de l'Assemblée. On s'ignore pas la part prépondérante qu'il a prise dans l'élaboration de la Constitution de la Quatrième République. On sait aussi sa conception très précise.

La robuste optimisme anime le livre de M. Vincent Auriol, et la mot espère vital souvent sous sa plume. A ceux qui vont participer à l'œuvre de la reconstruction française, il indique les conditions du succès : « Que se proposent-ils d'espérer et d'entreprendre ? Que leur faut-il pour réussir pleinement ? La volonté... Pas, certes, confiance excessive en soi-même !... Si ce n'est pas pour rien qu'il a été un épigraphe à son livre ces mots de Carrier dans une lettre à la Convention : « Les individus ne sont rien pour moi ; la France, sa chère République, voilà l'objet perpétuel de mes vœux ».

Roger GIBON.

### A paraître

- « Chez Flein, « La Plu du vent » (The storm edge), de Somerset Maugham, roman traduit de l'anglais par Renée Luce-Ouagré, paraît simultanément dans la collection « Pour croquer » et dans la collection « Originales ». 2 millions d'exemplaires de cet ouvrage ont été vendus en Amérique.
- Dans leur collection « La Jeunesse littéraire » les Editions « Hier et Aujourd'hui » ont fait revivre les plus belles aventures, des romans, dans les contes de la littérature et de la reconstruction.
- Les Editions Bérès ont paru le 22 mai 1946, de Marcel Tournier, le roman « L'Épave », paru simultanément dans la collection « Pour croquer » et dans la collection « Originales ». 2 millions d'exemplaires de cet ouvrage ont été vendus en Amérique.
- Les Editions Carré vont faire paraître le roman « L'Épave », paru simultanément dans la collection « Pour croquer » et dans la collection « Originales ». 2 millions d'exemplaires de cet ouvrage ont été vendus en Amérique.

## NOUVELLES PAGES

« LES ENFANTS DE L'OMÈRE » traduit par René Barjavel (Ed. Le Portulan) Avec ses romans, l'auteur de « Taramol » revient au fantastique humain. On a à sa disposition « Ravages » et « Le Voyageur imprudent » où se font les plus beaux romans de Barjavel, comme d'ailleurs de Marcel Aymé, qui partent dans cette vérité merveilleuse de la vie humaine et parlent parfois — avec ses personnages de ventiers, de comploteurs et de rêveurs d'Amérique — au contact soudain du merveilleux scientifique ou poétique. Un scénario souvent étroit, mais les miroirs triomphent cependant de vantards de M. Charrois, et l'importance d'Antoine de la grotte diploïque. Nouveaux de l'ombre, « où la réalité visible se borne par l'activer ».

« UN ANGLAIS DANS LE MAQUIS » par Roger Méhar (Ed. Méditerranée) Un officier anglais, parachuté en France-Ceinture par avant le débarquement, survit aux aventures de la maquis. Sans rechercher le sensationnel ni l'horreur de la mort, avec une simplicité sobriété, il nous les situations, les persécution, les arrestations, évoque cette histoire constante qui fut celle de tous les combattants de la Résistance. Plus encore que par l'intensité du drame vécu, le témoignage d'un soldat en France-Ceinture de maquis est pour nous d'une rare valeur.

Un livre qui a été publié en 1946 est celui de René parait les ouvrages les plus intéressants sur la Résistance.

### La vie des lettres

- L'Académie de Province vient d'élire, comme membre titulaire, MM. Joseph Peyré (Béziers-Pays-Basque) et Paul Caste (Boulogne-Franche-Comté), ce dernier en remplacement de regretté Gaston Bachelard.
- Le Journal officiel publie une liste de décisions prises en 1946 par le Comité national d'évaluation des prix de lettres, auteurs et compositeurs. Relevons sur la liste les noms de Paul Fort, Magog, Alain Joffé et Henry de Montherlant, qui, suspendus pour un an à la date du 1er octobre 1944, peuvent maintenant publier leurs œuvres dans les journaux.
- Le prix Albert-Williams (5.000 fr.) sera décerné le 30 février 1947, à l'auteur du meilleur recueil de poèmes inédits ou inédits en 1946 et écrits dans les règles de la prosodie classique.
- Les 4 Amis des Lettres y tiendront leur assemblée générale le samedi 1er février 1947, à l'hôtel de Massé, 30, rue du Faubourg Saint-Jacques.
- Cette assemblée sera suivie d'une réception en l'honneur du général Vasson, sous-secrétaire de l'Assemblée.



